

BELLE COUSINE

GRAND ROMAN

par Georges MALDAGUE

TROISIEME PARTIE

IX

Sa curiosité, son besoin de se rendre compte du mobile qui la menait à un vol, car il n'y avait pas d'autre terme, quelle que fussent les circonstances atténuantes qui l'accompagnaient, pour qualifier son action de la nuit, — devenait plus aigre à mesure que les heures s'écoulaient au milieu du va-et-vient de la cartonnerie, où se passa sa matinée.

Vers onze heures, il pénétra dans un des bureaux où il n'était plus encore entré. Il allait le traverser sans s'arrêter, lorsqu'il fut abordé respectueusement, mais sans la moindre nuance d'ostentation, par un des comptables, un garçon de vingt-cinq ans environ, bien découplé, la mine avenante, l'œil intelligent.

— Bonjour, monsieur, je vous suis très très très aux nouvelles, dit-il, vous n'avez pas encore de nouvelles de M. Saffre ?

— Non, monsieur, je n'ai rien de nouveau à vous dire, mais je vous prie de vouloir bien attendre un peu de temps de neige à peu près comme ces jours-ci, a, parait-il, répondu le patron.

— Le patron ? était sous le coup d'une préoc-

cupation trop absorbante pour se rappeler de suite.

— Un homme que ma voiture a renversé ? répéta-t-il.

— Oui, monsieur, au coin du quai et de la rue Leregratier.

— Ah ! parfaitement, le pauvre diable ! Il m'a causé une telle frayeur... Eh bien ?

— Monsieur, il perdit son gaine-pain ; il est sans ressources... il demanderait toute petite place dans l'usine.

— Mais il est trop vieux pour travailler... il vaudrait mieux songer à le placer dans un refuge de vieillards.

— Il paraît beaucoup plus vieux qu'il n'est, très vert, encore robuste, courageux... il n'a pas soixante ans... et certains hommes de quarante-cinq ans ne feraient pas ce qu'il fait.

— Pourquoi n'est-il pas venu encore me parler ?

— Il est allé rue Leregratier ; on lui a répondu qu'il ne vous trouverait qu'ici... Ici, on lui a toujours dit que vous n'y étiez pas.

— C'est le mot d'ordre... Je serais positivement l'aveugle. Mais qu'il revienne un jour dans la matinée, je le recevrai... je trouverai à le caser... Affaire à lui de se tenir à sa place.

Et le jeune homme ouvrit la bouche pour répondre, M. Sorbière lui posa cette interrogation.

— Ne pourriez-vous me dire lequel, parmi vous, est M. Saffre ? Je ne vous connais pas bien, tous.

— Ah ! c'est trop fort !... Figurez-vous qu'il n'est pas en usine, dans une soirée, avec une artiste d'opéra, et d'habitude, M. Saffre ? Elle est, parait-il, l'amie d'enfance de votre sœur, qui fait admirablement le pastel... Vous devriez me parler d'elle au sujet du portrait de mon fils.

— André souriait, quoique un peu embarrassé.

— Je vous avouerai, monsieur, que jusqu'à présent, je n'ai pas osé... Dites à mademoiselle votre sœur que je n'ai pas à son atelier cet après-midi, comme je l'avais promis à M. Saffre... Je suis empêché, mais certainement lundi ou mardi de la semaine prochaine, entre deux et quatre heures, avec mon fils... Si le portrait de votre fille me plaît, je lui demanderai celui de mon bébé sur-le-champ.

— Et en esquissant un geste cordial, l'industriel s'éloignait.

— Monsieur ! fit le jeune homme, le suivant de quelques pas.

— Ne me remerciez point, c'est moi qui serai l'obligé de M. Saffre... si toutefois l'autre pastel me plaît.

— Je ne vous remercierai donc pas... seulement, monsieur, voulez-vous me permettre de vous dire que le pauvre diable dont nous venons de parler, doit être sous le porche de l'usine, à guetter votre sortie, s'il ne vous a point vu entrer.

— Vraiment... le malheureux ! allez donc me le chercher, je le ferai élever tout de suite.

— André était dans la vieille cour aux pavés raboteux, entourés de vastes bâtiments noirs qui formaient l'usine, pour ainsi dire avant que la phrase fût achevée.

— C'était, au-dessus de la porte, en effet, les mains dans ses poches, serré dans le gros veston où il glissait, l'hiver d'avant, la coute de M. Jacques Sorbière, et accoté intérieurement au parapet.

— C'était, par réflexion, ce qu'André Saffre lui conseillait de faire, pour voir au plus vite M. Sorbière.

Le brave homme rougit d'émotion, dans sa barbe broussailleuse, lorsque le comptable, de la cour vers laquelle ses yeux restaient tournés, lui fit signe de venir.

Du pas le plus hâtif de ses longues jambes, il s'avança, suivant dans le bureau le jeune homme qui, en tournant sur ses talons, lui disait :

— Le patron est là ! Il veut vous voir !

Le cœur d'André Saffre battait très fort, lorsqu'il pénétra dans cette pièce, aux éteignoirs allumés, où griffonnaient des employés, qui ne levèrent même pas la tête.

— Ah ! tout droit, M. Sorbière attendait.

— Ah ! c'est vous, mon brave, je vous reconnais... Suivez-moi... Nous allons voir ce que nous pouvons pour vous.

Sans mot dire, après avoir soulevé sa casquette l'ancien compagnon du chasseur de rats marcha cette fois derrière le maître de l'usine, traversant avec lui plusieurs ateliers jusqu'au cabinet du directeur.

Il eut avec celui-ci et plusieurs contremaîtres, que ce dernier fit venir coup sur coup, un entretien dont le but était de donner ce vieil homme, qui, tournant maintenant sa casquette dans ses doigts, restait debout contre le mur, l'œil inquiet, n'osant parler, un emploi si petit qu'il fut, pourvu qu'il lui permît de manger.

— La demande de M. Sorbière était formulée de façon à ne laisser aucun doute, ni à l'intéressé ni à ceux à qui il s'adressait, sur son intention formelle d'être utile à ce pauvre être.

— Par une fatalité — car il était rare qu'il ne se trouvât pas quelque travail plus ou moins facile à donner dans un coin quelconque du vaste établissement, — rien, absolument rien de vacant, pas même un remplacement provisoire.

— Diabole ! faisait le patron, ce n'est pas de chance.

— D'un jour à l'autre, il peut y avoir quelque chose, répondit le directeur, comme il peut se passer plusieurs semaines sans que nous ayons rien... Il est difficile de renvoyer

quelqu'un sans raison... quand on est content de lui.

Berluce ouvrit la bouche.

— Ce n'est pas moi qui voudrais ça, monsieur, c'est trop malheureux d'être sans ouvrage, quand on ne demande qu'à travailler.

— Sa voix avait une intonation si triste, que M. Sorbière se sentit remué.

Les douleurs personnelles nous rendent plus accessibles aux peines des autres.

Le riche tendra plus facilement au pauvre, qui souffre dans sa chair, une main secourable, si son cœur à lui saigne d'une blessure ignorée.

— Voyons, voyons, fit-il, il faut jusque-là, vous dire d'affaires... Vous avez déjà la promesse formelle de trouver, à la besogne, un jour ou l'autre... Venez avec moi... je vous ferai donner un secours.

— Oh ! monsieur, je ne suis pas un mendiant !

— Non, pas un secours... une avance, qu'on vous rendra plus tard... parcellaire parcellaire... Etes-vous content ?

— Oubliez Berluce regarda, avec ses bons yeux mouillés celui qui lui proposait cet arrangement.

— Et lui baillait sa location habituelle, son antichambre favori :

— Se peut-il qu'il y ait de si bon monde, quand il y en a de si mauvais !

— Venez ! fit l'industriel, nous allons passer à la cuisine.

— Ils sortirent cette fois dans la cour, qu'ils traversèrent.

— Courez-vous, monsieur, hasardait Ombre, — eh partant avec cinquante francs dans sa poche, et se faisant la paque, dans un bâtiment du fond, — que j'arriverai à gagner, chez vous, quatre francs par jour ?

— Je sais bien que c'est beaucoup pour un homme de mon âge, qui n'a pas de métier, mais j'ai des charges, voyez-vous... des mois de

nourrice à payer.

— Des mois de nourrice ! exclama M. Sorbière avec un haut-le-cœur ; vous avez un si petit enfant ?

— Oh ! pas à moi, monsieur, un enfant trouvé au bord d'un égout par mon ancien patron, et que sa femme avait adopté... Je ne veux pas l'abandonner, moi, le laisser à l'Assistance publique... car ils sont morts tous les deux, les braves gens.

— Une fille ? demanda M. Sorbière.

— Oui.

— Toute petite, naturellement ?

— Deux ans tout à l'heure.

— L'industriel resta silencieux jusqu'à ce qu'il arrivât sur le trottoir.

Berluce avait ralenti le pas pour le laisser sortir le premier.

Il se retourna, lui demandant :

— Avez-vous dit, au moins, où vous demeurez, mon brave homme, qu'on vous prévienne, si du jour au lendemain il y avait une place que vous puissiez remplir.

— Oh ! monsieur, je viendrai voir souvent... Mais pourtant vous avez raison... Je perche rue Lepic, 57.

— Rue Lepic, 57 !... dans la maison de l'actrice Mlle Sauguer ?

— Oui... seulement, sous les toits... Une petite chambre, du reste, que c'est un para dis.

— Et dans la maison de Mlle Saffre ?

— C'est ça, monsieur... c'est son frère qui vient de vous parler de moi, monsieur.

— J'irai chez Mlle Saffre, lundi ou mardi prochain.

— Ah !

— Au revoir, mon ami, et comptez sur moi.

Merci mille, et mille fois, monsieur... Vous n'avez pas affaire à un ingrat... Qu'il y en a du bon monde tout de même... quand il y en a de si mauvais !

Ge du Gaz de Roubaix

Prix des Cokes sur la cour des Usines

Doke Tout Venant, grossier 8 cent.	1 00
Coke cassé N. 2, grossier de 3 à 7 cent.	1 20
Coke cassé N. 1, grossier de 1 cent.	1 20
Doke cassé N. 2, grossier de la noix.	1 20
Coke Gressillon, grossier de la moquette.	0 80
Coke Fin.	0 80
Cendre de coke.	0 40

SERVICE A DOMICILE

Transport dans Roubaix, Croix, 0 fr. 10 par hectolitre.

Les autres limit. 0 fr. 15.

Minimum des commandes : 3 hectolitres.

Pour petites quantités, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

HUILE DE FOIE DE MORUE

Garantie pure de Norwège

(Porte hausse, la pêche ayant été très mauvaise)

1 Fr. 75 le Litre

garantie absolument pure sous cachet

Une seule qualité : LA MEILLEURE !

Véritable THÉ JEAN-BART

0 Fr. 30 la Boîte

Capsules d'essence pure de Saptal

3 Francs le Flacon

VENTE A CRÉDIT

A La Nouvelle Maison

51, Rue du Chemin de Fer ROUBAIX

Tissus, Vêtements confectionnés et sur mesure, pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants, Confections pour Dames, Nouveautés, Draperie, Lingerie, Chapellerie, Chaussures, Meubles, Literie, Poëlerie, Articles d'éclairage, Horlogerie, Bijouterie, etc., etc.

Une année de crédit

Conditions spéciales à MM. les Fonctionnaires et Employés d'Administration.

Bureau auxiliaire : 43, Rue des Ursulines, à TOURCOING

LIEBIG

Véritable Extrait de Viande

LIEBIG

LIEBIG

LIEBIG

LIEBIG

INDISPENSABLE dans toute bonne cuisine, pour préparer et améliorer potages, sauces, légumes, ragouts, etc.

SE VEND CHEZ LES ÉPICERIES ET MARCHANDS DE COMESTIBLES

Blenorrhagie-Ecoulements

Ne pas prendre de balsamiques (copahu, cubébe, santal, etc.) ni d'injections à quelque base médicamenteuse qu'elles soient avant d'avoir pris pendant dix jours au moins le **Poudre antiphlogistique** du Docteur MERLIER. — PRIX : 2 fr.

PHARMACIE MERLIER, 148, Rue de Lamoy ROUBAIX

Consultations gratuites tous les jours de 2 h. à 8 h. Vaccination le dimanche

Se méfier des Imitations

Suprême Pernot

le meilleur des desserts fins

Topique Américain Bruant

Contre le Rouge, la Gale, les Démangeaisons et toutes les MALADIES de PEAU du CHIEN

Disparition en quelques Frictions des MALADIES LES PLUS INYÉRABLES ; aucun danger pour l'animal qui peut se lécher impunément

PRIX DU FLACON : 3 fr. 50 ; Franco 85 centimes en plus.

DEPOYS : MM. PIOT, 28, Rue Sainte-Croix-de-la-Bretonne, Paris. — Pharmacie BRUANT, à Dijon, et toutes Pharmacies

CAISSE HEBDOMADAIRE DE PRÉVOYANCE

Fondée le 1er Juin 1893

Directeur : J. DEVOÛLE, Propriétaire et Fondateur

Rue Ampère, 63, CANTELEU-LANGERSART (Pres Lille)

C'est la plus avantageuse de l'univers qui donne, dès le premier versement, tous les deux mois, la chance de gagner 7.500 francs ou 5.000 fr., 1.250 fr., 500 fr., 250 fr. et 112 fr., avec 2 fr. 50 par mois.

Après chaque tirage, tout souscripteur qui n'a pas gagné a la liberté de se faire rembourser les sommes versées, conformément à l'article premier des Statuts.

Demandez les Statuts, ou envoyez nom et adresse à M. J. DEVOÛLE, rue Ampère, 63, à Cantelieu-Langersart, près Lille, accompagnés de 2 fr. 50 en timbres ou mandat.

Cacao van Houten

Une cuillerée à café suffit pour préparer une bonne tasse d'un EXCELLENT CHOCOLAT à l'eau ou au lait.

MONITEUR DES FINANCES

de Bruxelles QUOTIDIEN

Depuis le 1er janvier 1901, le "Moniteur des Finances" de Bruxelles, (10^e année d'existence) est devenu quotidien.

Le "Moniteur des Finances" s'est surtout fait une spécialité des valeurs industrielles et notamment des charbonnages.

Le "Moniteur des Finances" publie la cote officielle de la Bourse de Bruxelles, ainsi que les listes des tirages des valeurs à lots.

ABONNEMENT : 30 francs par an pour la France et ses colonies.

Numéro spécimen envoyé sur demande.

Les annonces sont reçues au "REVEL DU NORD", 44, rue de Béthune, Lille.

BUREAUX

50, rue des Riches Claires, 50, à BRUXELLES (BELGIQUE)

Nickelage - Dorure - Argenture

Tolissage, Vernissage, Bronzage sur tous métaux

F. MATHIEU WATTRELOT

USINE A VAPEUR

Rue du Bois-Saint-Sauveur, 2, LILLE

BAINS SPÉCIAUX POUR PIÈCES DE GRANDES DIMENSIONS

INSTITUT DE COURCELLES (près Charleroi)

Fondé le premier en Belgique par le Dr DEMAYE

Spécialiste pour la cure radicale des

HERNIES

Paiement après guérison et garantie écrite de la guérison pour toute la vie. Plusieurs milliers d'attestations authentiques en Belgique et dans le Nord : Nieppe, Bousbecque, Armentières, Douai, Sin, Don, Waziers, Somain, Aniche, Marchiennes, Anzin, Marly, Beuvrages, Aulnoye, Bousies, Jeumont, Aubry, etc.

Secours de charité. — Discrétion.

Les BRAGÉES ROSES de P. Cerasia

Pharmacien à Fleurus (Belgique)

sont employées avec succès contre : mauvaise haleine, langue chargée, bouche pâteuse, digestion difficile, respiration gênée, engorgement, selles irrégulières, sang vicie, qui amène clous et boutons, têtes, constipation.

Elles sont le préservatif par excellence et le remède le plus précieux de l'ouvrier exposé à la fumée et aux poussières que lui fait absorber journellement son métier. 1 fr. 25 la boîte.

Dépôt à Roubaix : PHARMACIE GERRETH, 15, rue du Chemin de Fer (ne pas confondre avec la rue de la Gare)

VENTE DIRECTE

du Vigneron au Consommateur

supérieures à grand prix

fr. à pièce

demande

Directeur

VINS 50

Les Trois Mousquetaires

par Alexandre DUMAS

DEUXIEME PARTIE

VINGT ANS APRES

V.

Gascon et Italien

— Oui, la reine ! et pour preuve que je vous parle en son nom, c'est qu'elle m'a dit de vous motiver ce diamant qu'elle prétend que vous connaissez, et qu'elle a racheté de M. des Essars.

Et Mazarin étendit la main vers l'officier, qui soupira en reconnaissant la bagne que la reine lui avait donnée le soir du bal de l'Hôtel-de-Ville.

— C'est vrai, dit d'Artagnan, je reconnais ce diamant, qui a appartenu à la reine.

— Vous voyez donc bien que je vous parle en son nom. Répondiez-moi donc sans jouter davantage la comédie. Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète, il y a de votre fortune.

— Ma foi, monsieur ! j'ai grand besoin de fortune. Votre Eminence m'a oublié si longtemps.

— Il ne faut nul besoin de réparer

cela. Voyons, vous voilà, vous, mais où sont vos amis ?

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Comment, vous n'en savez rien !

— Non ! il y a longtemps que nous nous sommes séparés, car tous trois ont quitté le service.

— Mais où les retrouverez-vous ?

— Partout où ils seront. Cela me regarde.

— Bien ! Vos conditions ?

— De l'argent, monsieur, tant que nos entreprises en demanderont. Je me rappelle trop combien parfois nous avons été empêchés, faute d'argent, et sans ce diamant que j'ai été obligé de vendre, nous serions restés en chemin.

— Diable ! de l'argent, et beaucoup ! dit Mazarin ; comme vous allez, monsieur l'officier ! Savez-vous bien qu'il n'y en a pas, d'argent, dans les coffres du roi ?

— Faites comme moi, alors, monsieur, vendez les diamants de la couronne ; croyez-moi, ne marchandons pas, on fait mal les grandes choses avec les petits moyens.

— Eh bien ! dit Mazarin, nous verrons à vous satisfaire.

— Richelieu, pensa d'Artagnan, m'eût déjà donné cinq cents pistoles d'arrhes.

— Vous serez donc à moi ?

— Oui, si mes amis le veulent.

— Mais, à leur refus, je pourrais compter sur vous ?

— Je n'ai jamais rien fait de bon seul, dit d'Artagnan en secouant la tête.

— Allez donc les trouver.

— Que leur dirai-je pour les déterminer à servir Votre Eminence ?

— Vous les connaissez mieux que moi. Selon leurs caractères vous proposerez.

— Que promettez-je ?

— Qu'ils me servent comme ils ont servi la reine, et ma reconnaissance sera éclatante.

— Et vivez-moi tous les jours pour me donner des nouvelles de votre réconciliation.

— Je n'y manquerais pas, monsieur.

— Très bien. A propos, le nom de vos amis ?

— Le nom de mes amis ? répéta d'Artagnan, j'ose exprimer un désir, c'est que se soit à son tour la bourse de monsieur qui devienne légère et la leur qui devienne lourde ; car, avec ces trois hommes et moi, Votre Eminence remuera toute la France et même toute l'Europe si cela lui convient.

— Cas Gascons, dit Mazarin en riant, valent presque les Italiens pour la bravade.

— En tout cas, dit d'Artagnan avec un sourire pareil à celui du cardinal, ils valent mieux pour l'estoc.

Et il sortit après avoir demandé un congé, qui lui fut accordé à l'instant et signé par Mazarin lui-même.

— A peine dehors, il s'approcha d'une lanterne qui était dans la cour, et regarda précipitamment dans le sac.

— Des écus d'argent ! fit-il avec mépris ; il n'en doutais ! Ah ! Mazarin, Mazarin, tu n'as pas confiance en moi ! tant pis ! cela te portera malheur !

Pendant ce temps le cardinal se frottait les mains.

— Cent pistoles, murmura-t-il, cent pistoles ! pour cent pistoles j'ai eu un secret que M. de Richelieu aurait payé vingt mille écus. Sans compter ce diamant, dit-il, en jetant amoureusement les yeux sur la bagne qu'il avait gardée, au lieu de la donner à d'Artagnan ; sans compter ce diamant qui vaut au moins dix mille livres.

Et le cardinal entra dans sa chambre tout joyeux de cette soirée dans laquelle il avait fait un si beau bénéfice ; plaça la bagne dans un écrin garni de brillants de toute espèce, car le cardinal avait le goût des pierres, et il appela Bernouin pour le déshabiller, sans lui permettre de s'occuper des rumeurs qui continuaient de venir par bouffées battre les vitres, et des coups de fusil qui retentissaient encore dans Paris, quoiqu'il fût plus de onze heures du soir.

Pendant ce temps d'Artagnan s'acheminait vers la rue Tiquetonne, où il demeurerait à l'hôtel de la Chevrette.

Disons un peu comment d'Artagnan avait été amené à faire choix de cette demeure.

VI

D'Artagnan à quarante ans

Hélas ! depuis l'époque où, dans notre roman des Trois Mousquetaires, nous avons montré d'Artagnan, rue des Fossoyeurs, 12, il s'était passé bien des choses, et surtout bien des années.

D'Artagnan n'avait pas manqué aux circonstances, mais les circonstances avaient manqué à d'Artagnan. Tant que ses amis l'avaient entouré, d'Artagnan était resté dans sa jeunesse et sa poésie ; c'était une de ces natures fines et ingénieuses qui s'assimilent facilement les qualités des autres. — Athos

lui donnait de sa grandeur. — Porthos de sa vertu. — Aramis de son élégance. Si d'Artagnan eût continué de vivre avec ces trois hommes, il fût devenu un homme supérieur. Athos le quitta le premier, pour se retirer dans cette petite terre dont il avait hérité, du côté de Bois ; — Porthos, le second, pour épouser sa procureur ; — enfin Aramis, le troisième, pour entrer définitivement dans les ordres et se faire abbé. A partir de ce moment, d'Artagnan, qui semblait avoir confondu son avenir avec celui de ses trois amis, se trouva isolé et faible, sans courage pour poursuivre une carrière dans laquelle il sentait qu'il ne pouvait devenir quelque chose qu'à la condition que chacun de ses amis lui céderait, si cela peut se dire, une part du fluide électrique qu'il avait reçu du ciel.

Ainsi, quoique devenu lieutenant de mousquetaires, d'Artagnan ne s'en trouva que plus isolé ; il n'était plus d'assez haute naissance, comme Athos, pour que les grandes maisons s'ouvrirent devant lui ; — il n'était pas assez vaniteux, comme Porthos, pour faire croire qu'il voyait la haute société ; — il n'était pas assez gentilhomme, comme Aramis, pour se maintenir dans son éloignement netive, en tirant son élégance de lui-même. — Quelque temps le souvent charmant de madame de Bonacieux avait imprimé à l'esprit du jeune lieutenant une certaine poésie ; mais, comme celui de toutes les choses de ce monde, ce souvenir précieux s'était peu à peu effacé ; la vie de garnison est fatale, même aux organisations aristocratiques. Des deux autres natures opposées qui composent l'individualité de d'Artagnan, la nature matérielle l'avait peu à peu emporté, et tout doucement, sans s'en apercevoir lui-même, d'Artagnan, toujours en garnison, toujours au camp, toujours à cheval, était devenu (je ne sais comment cela s'appela à cette époque) ce qu'on appelle de nos jours un véritable trouper.